

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La femme qui boite

Sylvie Massicotte



Number 88, Winter 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3192ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Massicotte, S. (2006). La femme qui boite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 65–68.

## La femme qui boite

### Sylvie Massicotte

**E**ST-CE QUE J'AI DÉJÀ VU CETTE FEMME ? C'est bel et bien vers moi qu'elle avance de son pas inégal, mais décidé, le teint blême. Où ai-je pu la côtoyer ? Vite, situer le contexte. Car je déteste serrer la main d'une personne avant d'avoir eu le temps de l'identifier. C'est pire lorsqu'on m'empoigne pour m'embrasser et que j'étouffe au milieu de l'étreinte, sans repères. La semaine dernière encore, cet homme baraqué, élégant dans son complet sombre, qui s'est précipité sur moi à l'auditorium. Il m'a enserrée avant de reculer d'un pas pour mieux évaluer mon trouble, puis il s'est mis à me secouer en émettant des éclats de joie qui ne m'étaient pas inconnus. De petits cris trop aigus pour un homme. Je me sentais comme un bébé qui glisse dans les bras des uns et des autres, qui renifle l'eau de Cologne, sent la moiteur de la peau avant de commencer à hurler... Pendant que le costaud me capturait de nouveau, je tâtais le tissu rêche de son veston, tout en essayant de déterrer mes souvenirs grâce à l'after-shave très prégnant à l'endroit où le col rigide de sa chemise semblait scier un bourrelet. Fragrance trop commune pour ouvrir des pistes. Pas de temps à perdre, ai-je pensé en me dégageant. Souvent, il s'agit d'observer la tête en se racontant qu'elle a été gonflée à l'hélium pour réussir à se remémorer un visage désenflé, plus jeune. Et alors on reconnaît l'ami d'enfance, le compagnon de classe, l'ancien collègue ou amant. Quand une figure joufflue reprend des proportions normales pour rejoindre un de ces visages demeurés intacts dans la mémoire. Le prénom ou le nom de famille, parfois les deux, reviennent en même temps. Ou pas du tout. J'ai donc commencé à examiner le visage rond et ravi de cet homme, tellement ravi de savoir quelque chose que j'ignorais encore, c'est-à-dire qui nous étions l'un pour l'autre. Cela lui donnait du pouvoir. Et justement, j'ai détecté de petites rides de plaisir aux commissures des lèvres... Le plaisir qu'il avait à exercer du pouvoir sur les autres, sur moi, oui... C'était il y a longtemps, du pouvoir sur moi... « Monsieur Bissonnette ! » me

suis-je exclamée. J'étais tombée pile. Mais la femme qui avance, les bras ballants, dans la lumière crue de cette espèce de salle de triage où l'on n'en finit plus d'attendre... Peut-être n'a-t-elle aucunement l'intention de m'embrasser ni d'échanger une poignée de main. Peut-être aussi s'agit-il de quelqu'un qui m'en veut et qui s'apprête à me débiter sa liste de reproches. Difficile de définir son expression.

Elle avance. Et je ne l'ai jamais vue. Sinon, dans quel contexte ? Parce qu'il s'agit de situer le contexte. Vite. À mon travail ? Il y en a des centaines, comme elle, qui défilent au secrétariat en sortant des documents pliés de leurs grandes enveloppes trop pleines. Puis elles étendent devant moi, au hasard, un premier formulaire. Jamais le bon. Elles ont les mains pleines de pouces et j'essaie toujours de ne pas perdre patience derrière le comptoir... Il y en a des centaines, de ces femmes, qui ont l'air si sûres d'elles. Même si leur rimmel a coulé à cause du vent, d'un flocon de neige ou de quelques larmes versées pour un moins que rien. Même si elles ont taché leurs dents en appliquant leur rouge à lèvres mal assorti, même si elles ont un foulard à moitié déroulé autour du cou, qui risque de tomber derrière elles et que je rapporterai aux objets perdus s'il n'est pas assez soyeux pour moi. Même si elles ont l'étiquette du chemisier sortie du col, des poils de chien sur le fessier, elles sont sûres d'elles. Et il y en a des centaines, oui, semblables à cette femme qui clopine vers moi. J'ai beau dégonfler son visage, mentalement, elle est personne et toutes les femmes à la fois.

J'ignore qui elle est, je sais à peine qui je suis. Cela arrive parfois, à ce qu'on dit. Monsieur Bissonnette l'a remarqué, la semaine dernière à l'auditorium, quand il a fait glisser son gros doigt sur ma joue. « Fatiguée ? » a-t-il demandé pendant que je tentais de lui décrire, en quelques mots, celle que je croyais être devenue après mes différents emplois depuis Shawinigan. Lui décrire ma transformation, grâce au secrétariat. Ce n'était pas probant parce que ma voix chevrotait. Cela m'arrive de plus en plus souvent, la voix qui tremble, surtout quand j'hésite avec les formulaires. Les jaunes, les roses, les bleus... Ces dernières semaines, il me fallait vérifier avec les collègues. Une vraie débutante. Toutes

sont tellement sûres d'elles et pas moi. Mais c'est fini, le secrétariat. Momentanément, ils ont dit.

La femme qui boite s'arrête à mi-chemin. Elle vérifie autour d'elle. Cherche-t-elle des témoins ? Ou au contraire songe-t-elle à venir me heurter sans que personne ne nous aperçoive ? J'ai les mains moites, je sens la peur. J'esquisse un sourire. C'est bête, ce sourire quand on a peur. Au secrétariat, on dit que c'est important d'avoir l'air réjoui et, sur les murs, on a même collé des dessins minables, mal photocopiés, uniquement pour nous rappeler de sourire. Je n'avais pas besoin de cela. À l'époque où je travaillais pour monsieur Bissonnette, il m'appelait « le soleil de Shawinigan ». Mais ce n'est pas facile d'illuminer la vie de tout le monde. Surtout la mienne.

Selon la posture de la femme qui boite, j'ai l'impression de la connaître. Mais elle est hors-contexte. Ce regard déterminé qu'elle a en me fixant. Est-ce que je connais, moi, des femmes qui boitent ? Boite-t-elle depuis longtemps ? Comme prise de contact, « Excusez-moi, boitez-vous depuis longtemps ? », ce n'est pas terrible. Un jour, derrière le comptoir, la personne en fauteuil roulant qui n'avait pas l'habitude de se débrouiller dans cet état, cela se voyait. J'ai seulement vérifié : « C'est récent ? » et elle m'a demandé de répéter, en me lançant un regard chargé d'agressivité. Il n'y a pas d'agressivité dans les grands yeux clairs de la femme qui boite. Je n'ai plus rien dit à la personne en fauteuil roulant parce que j'avais vu rougir mon collègue à mes côtés. Je me suis contentée d'examiner le formulaire qu'elle s'était glissé entre les dents. Il fallait que je le lui arrache comme un os entre les crocs d'un chien. Le papier mouillé, je me souviens. Évidemment, ce n'était pas le bon. Alors j'ai moi-même fouillé dans ses paperasses, pour accélérer les choses. En attrapant le formulaire, j'ai pu constater qu'elle entrait dans toutes les cases, même que la section « autre » n'avait jamais été cochée. Je me réjouissais pour elle. Ils auraient dû être contents, au secrétariat, puisque je me réjouissais, je souriais comme ces images de « monsieur sourire » affichées tout autour de nous. Je me réjouissais ou je tentais de le faire. En tout cas, il fallait tenir. Il faut tenir.

Elle ne tient que sur une patte, la petite dame. Est-ce que je lui lance un « Bonjour ma p'tite dame » comme dans les films français ?

Moi, je ne suis jamais allée, mais monsieur Bissonnette y allait souvent, en France. Certains racontaient qu'il avait même une amante à Lyon. «Une lionne!» avais-je lancé à la blague. «Facile...» avait rétorqué la petite carriériste qui m'a remplacée peu de temps après. J'avais ajouté que Monsieur Bissonnette devait faire le Guignol avec sa lionne, mais cela, personne n'avait saisi. Ensuite, on m'a rapporté que la petite carriériste avait grimpé les échelons. Moi, j'ai dégringolé. J'ai toujours cru que si monsieur Bissonnette avait une amante, il s'agissait de la petite carriériste et de personne d'autre. On ne m'enlèvera pas ça de la tête. Il y a bien des choses qu'on ne m'enlèvera pas de la tête.

La femme qui boite est plantée comme elle peut, juste là, en face de moi. Ses yeux gris, profonds, rivés aux miens. Elle prend une grande respiration avant de me confier :

— En ce moment, je vous dis... Je pense à la douceur.

Un homme la rejoint, l'air désolé. Il me jette un regard, un peu comme s'il s'excusait, et passe son bras sous celui de la femme pour la ramener là d'où elle est venue. «On se reverra!» promet-elle en claudiquant. Sa voix me revient en écho, du fond du couloir.